

# La double vie de Théophraste Longuet



Gaston  
Leroux

# La double vie de Théophraste Longuet

[Pages de titre](#)

[Préface historique](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

[X](#)

[XI](#)

[XII](#)

[XIII](#)

[XIV](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[XIX](#)

[XX](#)

[XXI](#)

[XXII](#)

[XXIII](#)

[XXIV](#)

[XXV](#)

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

[XXX](#)

[XXXI](#)

[XXXII](#)

[XXXIII](#)

[XXXIV](#)

[XXXV](#)

[XXXVI](#)

[XXXVII](#)

[XXXVIII](#)

[XXXIX](#)

[XL](#)

[XLI](#)

[Page de copyright](#)

Gaston Leroux  
La double vie de  
Théophraste Longuet

# Préface historique

Certain soir de l'an dernier, je remarquai dans le salon d'attente du journal *le Matin* un homme tout de noir vêtu, sur la figure duquel je m'arrêtai à lire le plus sombre désespoir. *Il ne pleurait plus*. Ses yeux desséchés et morts recevaient l'image des objets extérieurs, comme des glaces immobiles.

Il était assis et avait déposé sur ses genoux un coffret en bois des îles tout orné de ferrures. Ses deux mains étaient croisées sur le coffre. Un garçon de service me dit qu'il attendait là, depuis trois longues heures, mon arrivée sans un mouvement, sans le bruit d'un soupir.

Je priai cet homme en deuil de franchir le seuil de mon cabinet.

Je lui montrai un siège, mais il ne s'assit point, il vint droit à mon bureau et déposa le coffret en bois des îles tout orné de ferrures.

– Monsieur, me dit-il d'une voix éteinte et lointaine, ce coffret vous appartient. Mon ami, M. Théophraste Longuet, m'a donné la mission de vous l'apporter. Recevez-le, monsieur, et croyez-moi votre serviteur.

L'homme me salua et regagna la porte. Je l'arrêtai :

– Eh quoi ! lui dis-je, ne partez pas ainsi. Je ne puis recevoir ce coffret sans savoir ce qu'il contient.

Il me répondit :

– Monsieur, je ne sais pas ce qu’il contient. Ce coffret est fermé à clef. La clef de ce coffret n’existe plus. Vous devez briser le coffret pour savoir ce qu’il contient.

Je repris :

– Je voudrais au moins savoir le nom de celui qui me l’apporte.

– Mon ami, M. Théophraste Longuet, m’appelait : Adolphe, répliqua cet homme désespéré, d’une voix de plus en plus éteinte.

– M. Théophraste Longuet, s’il m’eût apporté lui-même ce coffret, m’eût dit certainement ce qu’il renferme. Je regrette que M. Théophraste Longuet...

– Moi aussi, monsieur, fit l’homme. Mais M. Théophraste Longuet est mort, et je suis son exécuteur testamentaire.

Ayant dit ces mots, il ouvrit la porte et s’en alla. Je regardai le coffret, la porte, je courus à l’homme, mais il avait disparu.

Je fis ouvrir le coffret et y trouvai une liasse de papiers, que je considérai d’abord avec ennui et que j’examinai ensuite, par le menu avec intérêt.

Au fur et à mesure que je pénétrai dans ces documents posthumes, l’aventure qui s’y révélait était si inattendue que je n’y voulus point

croire ; cependant, comme il y avait là des preuves, je dus, après enquête, me rendre à *sa réalité*.

Tout d'abord, il importe de dire que le *de cujus*, M. Théophraste Longuet, bourgeois de Paris, me faisait héritier du coffret, de son contenu *et des secrets qui s'y trouvaient renfermés*.

Quels étaient ces secrets ?

Les papiers du défunt, fort nombreux, et qui relataient dans les plus grands détails les derniers événements d'une existence devenue exceptionnellement dramatique, m'apprenaient que M. Théophraste Longuet, par la découverte d'un document vieux de deux siècles, *avait acquis la preuve que Louis-Dominique Cartouche et lui, Théophraste Longuet, venu au monde deux siècles plus tard, ne faisaient qu'UN*.

Ce document l'avait mis également sur la trace des trésors du fameux Cartouche.

Un trépas précoce et certaines terribles histoires, qui seront narrées tout au long dans cette œuvre extraordinaire, n'avaient pas permis au défunt de les retrouver. Il me les léguait *ainsi que tous les détails et tout le secret de son incroyable vie* ; et cela, quoiqu'il ne me connût point, mais tout simplement parce que j'écrivais dans un journal qui avait été « son organe favori ». Enfin, s'il m'avait choisi parmi tant de rédacteurs de ce journal, c'est qu'il me trouvait, non pas plus d'esprit – ce qui m'eût rempli de confusion – mais *une intelligence plus solide* que celle des autres.

J'appris par la suite et vous apprendrez ce qu'il entendait par le mot : *solide*.

Très perplexe, j'allai porter tout ce fatras à mon directeur, qui, lui, eut cette imagination de le faire servir, non seulement à la joie des lecteurs de son journal mais encore à leur intérêt. Il n'hésita pas à *trouver les trésors de Cartouche tout de suite, dans sa caisse*. Vous savez de quelle sorte pratique et tout à fait curieuse vingt-cinq mille francs, somme divisée en sept trésors, furent cachés à Paris et en province, et comment l'auteur de ces lignes fut chargé de glisser, dans l'histoire trouvée dans le coffret en bois des îles, histoire qui parut en feuilleton au mois d'octobre de l'an 1903<sup>1</sup>, certaines indications qui devaient conduire à la découverte des trésors du *Matin*.

Aujourd'hui que les trésors du *Matin* sont trouvés, il ne s'agira donc plus en cette œuvre que des trésors de Cartouche qui ne sont, du reste, que le moindre incident de cette prodigieuse aventure.

J'ai cru de mon devoir vis-à-vis du lecteur et aussi de la mémoire de Théophraste Longuet de publier en volume *l'histoire vraie, l'histoire authentique de la réincarnation de Cartouche, écrite uniquement avec les documents trouvés dans le coffret en bois des îles, et débarrassée par conséquent de tout ce que, moi, pauvre journaliste, j'y avais ajouté, avec tant de plaisir du reste, pour la fortune des lecteurs de mon journal*.

Le lecteur du livre, lui, ne trouvera ici qu'un trésor, mais il est considérable : c'est une pure œuvre littéraire d'une valeur

inestimable, si l'on songe à *tout ce que nous prouvent* les documents enfermés dans le coffret en bois des îles.

Certes, quelques esprits avancés se *doutaient bien de quelque chose*, mais eussent-ils jamais osé soupçonner la *réelle* aventure de Théophraste Longuet ? osé la soupçonner *et la comprendre* ?

*Le coffret en bois des îles contenait le secret de la tombe.*

Il contenait aussi *l'Histoire du peuple Talpa* due à la plume autorisée de M. le commissaire de police Mifroid qui fut retenu trois semaines avec M. Théophraste Longuet chez ces monstres souterrains aux groins roses. Disons tout de suite que cette dernière infernale déambulation eut certainement rencontré des incroyables, si le récit n'en avait été fait par le plus curieux, le plus noble, le plus charmant esprit – musicien, peintre, sculpteur, poète – des commissariats modernes, par ce Protée auquel on ne pourrait comparer que Léonard de Vinci si Léonard de Vinci avait été commissaire de police.

Enfin, je ne terminerai pas cette préface sans avertir le lecteur qu'il doit s'attendre à tout et qu'il est absolument dangereux, pour sa santé intellectuelle et physique, d'aborder le secret de la vie de Théophraste, s'il n'a, selon l'expression de Théophraste lui-même, la tête solide.

GASTON LEROUX

---

i. Cette date est très importante, car elle établit que mon histoire authentique de Cartouche a paru avant le livre de M. Frank Brentano et que nos deux ouvrages ont vu le jour après celui de M. Maurice Bernard.

# I

M. Théophraste Longuet veut s'instruire et visite les monuments historiques.

L'étrange aventure de M. Théophraste Longuet, qui devait se terminer d'une façon si tragique, eut son origine dans une visite que cet homme de bien fit à la prison de la Conciergerie, le vingt-huitième jour de juin 1899. Ainsi l'histoire est d'hier, mais l'auteur de ces lignes, après avoir feuilleté, compulsé, interrogé avec une grande conscience tous les papiers, cahiers, mémoires et testaments du sieur Théophraste Longuet, ose dire qu'elle n'en est pas moins fantastique.

M. Théophraste Longuet, quand il sonna à la porte de la Conciergerie, n'était point seul : il était accompagné de sa femme, Marceline, qui était une fort belle femme, blonde et mûre, la « majestueuse enfant » dont parle le poète. Marceline balançait son col « avec d'étranges grâces » ; et, vraiment, je ne trouve rien de mieux à vous dire sur cette aimable personne, pour vous donner la sensation un peu vague mais réelle de son aspect général, que les deux vers de Baudelaire :

*Quant tu vas, balayant l'air de ta jupe large,*

*Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le*

*/large.*

M. Théophraste Longuet était donc accompagné de sa femme et aussi de M. Adolphe Lecamus, son meilleur ami.

La porte de fer trouée d'un petit judas grillagé tourna sur ces gonds avec pesanteur, comme il sied à une porte de prison, et un gardien, secoueur de clefs, demanda à Théophraste sa « permission ». Celui-ci était allé la chercher le matin même à la préfecture de police ; il la tendit avec satisfaction et, confiant dans son droit, regarda son ami Adolphe.

Il admirait Adolphe presque autant que sa femme. Ce n'était point que Adolphe fût absolument beau, mais il avait une figure énergique et il n'y avait rien au monde que Théophraste, l'homme le plus timide de Paris, prisât tant que l'énergie. Ce front large et bombé – tandis que le sien était court et perpendiculaire – ces sourcils horizontaux et bien fournis, qui se relevaient d'ordinaire avec harmonie pour exprimer le dédain des autres et la confiance en soi, ce regard aigu – tandis que ses yeux pâles, à lui, clignaient sous des lunettes de myope – ce nez droit, l'arc orgueilleux de cette lèvre, surmontée de la moustache brune en volute, le dessin carré du menton, bref, toute cette vivante antithèse de sa figure falote aux joues blettes était l'objet continuel de sa tacite admiration. De plus, Adolphe avait été employé supérieur des postes en Tunisie. Il avait donc « traversé la mer ».

Théophraste, lui, n'avait jamais rien traversé du tout. Certainement il avait traversé la Seine, il avait traversé Paris, mais on ne saurait prétendre sérieusement que ce sont là des traversées.

– Pourtant, disait-il, pourtant, on court quelquefois de plus grands risques en se promenant dans les rues de Paris qu’en naviguant sur les grands steamers (il prononçait : sté-a-mairs). Il peut vous tomber, sur la tête, un pot de fleurs !

Ainsi il aimait, par des imaginations inoffensives, introduire dans son existence monotone et exempte de tout danger apparent la perspective troublante des plus inattendues catastrophes.

Le gardien-portier remit la petite troupe à la disposition du gardien-chef qui passait.

Marceline était très impressionnée. Elle s’appuyait au bras d’Adolphe. Elle pensait au cachot de Marie-Antoinette et au musée Grévin.

Le gardien-chef dit :

– Vous êtes français ?

Théophraste s’arrêta au milieu de la cour.

– Est-ce que nous ressemblons à des Anglais ? fit-il.

Et, en posant cette question, il souriait avec audace, car il était bien sûr d’être Français.

– C’est bien la première fois, expliqua le gardien-chef, que je vois des Français demander à visiter la Conciergerie. Les Français, à l’ordinaire, ne visitent rien.

– Ils ont tort, monsieur, répliqua Théophraste en essuyant les verres de ses lunettes. Ils ont tort. Les monuments du passé sont le livre de l'histoire.

Il s'arrêta et regarda Adolphe et sa femme. Évidemment, il trouvait la phrase belle. Mais Adolphe et Marceline ne l'avaient pas entendue. Il continua, en suivant l'homme porte-clefs :

– Moi, je suis un vieux Parisien et, si j'ai attendu ce jour pour visiter les monuments du passé, c'est que mon état – je fabriquais la semaine dernière encore, monsieur, des timbres en caoutchouc – ne m'a point laissé de loisir jusqu'à l'heure de la retraite. Cette heure a sonné, monsieur, je vais m'instruire.

Et il frappa avec autorité le pavé séculaire du bout de son ombrelle verte. Puis ils franchirent tous une petite porte et un grand guichet. Ils descendirent quelques marches et furent dans la salle des Gardes.

Et la première chose qui arrêta leurs regards fit sourire Adolphe, rougir Marceline, s'insurger Théophraste. C'était, au chapiteau d'une de ces sveltes colonnes gothiques qui sont le suprême orgueil de l'architecture au treizième siècle, l'histoire en pierre et symbolique d'Héloïse et d'Abélard. Abélard s'appuyait fort tristement à la protégée du chanoine Fulbert, cependant que celle-ci recueillait, d'une main attendrie, la cause de tous leurs malheurs.

– Il est étrange, fit M. Longuet en entraînant précisément sa femme et son ami, il est étrange que, sous prétexte d'art gothique, le

gouvernement tolère de pareilles obscénités. Ce chapiteau déshonore la Conciergerie et il est incroyable que saint Louis, qui rendait la justice sous un chêne, ait pu en supporter la vue.

M. Lecamus n'était point de cet avis. Il disait : « L'art sauve tout ».

Mais bientôt ils ne parlèrent plus et furent uniquement à leurs réflexions. Ils faisaient « tout leur possible » pour que ces vieux murs, qui évoquaient une si prodigieuse histoire, leur laissassent une impression durable. Ils n'étaient pas des brutes. Pendant que le gardien-chef les conduisait dans la tour de César, ou dans la tour d'Argent, ou dans la tour Bon Bec, ils se disaient vaguement qu'il y avait eu là depuis plus de mille ans des prisonniers illustres dont ils avaient oublié les noms. Marceline continuait à penser à Marie-Antoinette, à madame Élisabeth et au petit Dauphin, et aussi aux gendarmes de cire qui veillent, dans les musées, sur la famille royale. Ainsi, elle visitait la Conciergerie, tandis qu'en esprit elle était au Temple. Mais elle ne s'en doutait pas.

Comme ils descendaient de la tour d'Argent, où ils avaient trouvé pour tout souvenir moyenâgeux un vieux monsieur sur un rond-de-cuir, derrière un bureau modern-style, classant des papiers relatifs aux derniers internés politiques de la troisième République, ils retombèrent dans la salle des Gardes, se dirigeant vers la tour Bon Bec.

Théophraste, qui avait son idée, demanda au gardien-chef :

– N'est-ce pas ici, monsieur, que s'est passé le dernier repas des Girondins ?

Et il fut heureux d'ajouter, car il mettait quelque amour-propre à paraître renseigné :

– Vous devriez bien nous dire exactement où se trouvait la table, et aussi la place qu'occupait Camille Desmoulins.

Le gardien répondit que les Girondins avaient dîné dans la chapelle et qu'on la visiterait bientôt.

– Si je tiens à connaître la place de Camille Desmoulins, dit Théophraste, c'est que Camille Desmoulins est mon ami.

– À moi aussi, fit Marceline, avec un regard d'une grande douceur vers M. Adolphe Lecamus, regard qui signifiait – on peut le jurer – « Pas autant que toi, Adolphe. »

Mais Adolphe se moqua d'eux. Il prétendit que Camille n'était pas un Girondin. Théophraste fut vexé et un peu aussi Marceline. Quand Adolphe eut affirmé que c'était un cordelier, un ami de Danton, un septembriseur, Marceline nia :

– Jamais, dit-elle, s'il en eût été ainsi, jamais Lucie ne l'eût épousé.

M. Adolphe Lecamus n'insista pas, mais comme on était arrivé à la tour Bon Bec, dans la salle de la Torture, il feignit, par condescendance, de s'intéresser aux étiquettes qui annonçaient, sur les tiroirs garnissant les murs, du houblon, de la cannelle, du séné.

Le gardien dit :

- Ceci est la salle de la question. On en a fait la pharmacie.
- On a bien fait, répliqua Théophraste ; c'est plus humain.
- Sans doute, ajouta Adolphe, mais c'est moins impressionnant.

Marceline, du coup, fut de son avis. On n'était pas impressionné du tout. Ah ! ils attendaient autre chose. Quand on passe sur le quai de l'Horloge, l'aspect formidable de ces tours féodales, « dernier vestige » du palais de la vieille monarchie franque, porte un trouble momentané dans l'esprit du plus ignorant. Cette prison millénaire a entendu tant de râles magnifiques et caché de si lointaines et légendaires misères, qu'il semble bien que l'on n'a qu'à y pénétrer pour trouver, assise en quelque coin sombre, humide et funeste, l'Histoire tragique de Paris, immortelle comme ces murs. Or voici que dans ces tours, avec un peu de plâtre, de parquet, de peinture, on a fait le cabinet de M. Le directeur, le bureau du greffier ; on a mis le potard là où autrefois se tenait le bourreau. Comme dit Théophraste, c'est plus humain.

Mais, tout de même, comme c'est moins impressionnant, ainsi que l'affirme M. Adolphe, cette visite du vingt-huitième jour de juin 1899 menaçait de ne laisser chez nos trois personnages que le souvenir passager d'une complète désillusion, quand survint un événement inouï et si curieusement fantastique que j'ai cru de toute nécessité, après avoir lu la relation qui en a été faite par Théophraste Longuet

lui-même dans ses mémoires, d'aller interroger le gardien-chef, qui me confirma la scène en ces termes.

– Monsieur, la chose s'était passée comme à l'ordinaire et je venais de faire visiter à ces messieurs et dame les cuisines de saint Louis, qui sont maintenant un dépôt de plâtres. Nous nous dirigeons vers le cachot de Marie-Antoinette, qui est maintenant une petite chapelle. Le Christ devant lequel elle a prié avant de monter dans la charrette est aujourd'hui dans le cabinet de M. le directeur.

– Passez ! passez ! interrompis-je, et au fait.

– Mais nous y sommes. Je racontais à l'homme à l'ombrelle verte que nous nous étions vus forcés de placer dans le cabinet de M. le directeur le fauteuil de la reine, parce que les Anglais emportaient tout le crin de ce fauteuil dans leurs porte-monnaie.

– Eh ! passez ! m'exclamai-je, impatienté.

– Monsieur, il faut bien que je vous répète ce que je racontais à l'homme à l'ombrelle verte, quand il m'interrompit sur un ton tellement étrange que l'autre monsieur et la dame remarquèrent tout haut « *qu'ils ne reconnaissaient plus sa voix* ».

– Ah ! Ah ! Et que vous disait-il ?

– Nous étions arrivés exactement à l'extrémité de la rue de Paris. (Vous savez ce que c'est que la rue de Paris à la Conciergerie ?)

– Oui, oui, continuez.

– Nous touchions à cet affreux couloir noir où se trouve une grille derrière laquelle on coupait les cheveux des femmes avant de les exécuter. Vous savez que c'est toujours la même grille ?

– Oui, oui, continuez.

– C'est un couloir, monsieur, où jamais ne pénètre un rayon de soleil. Vous savez que Marie-Antoinette, monsieur, a suivi ce couloir le jour de sa mort ?

– Oui, oui, continuez.

– C'est là, monsieur, la vieille Conciergerie dans toute son horreur... Alors, l'homme à l'ombrelle verte me dit : « *Parbleu ! c'est l'allée des Pailleux !* »

– Il vous dit cela ? Rappelez-vous ; il vous dit bien : « *Parbleu !* »

– Oui, monsieur.

– Ce n'est pas extraordinairement étonnant qu'il vous ai dit : « *Parbleu ! C'est l'allée des Pailleux !* »

– Attendez ! Attendez ! Je lui répondis qu'il se trompait, que l'allée des Pailleux devait être cette allée que nous appelons aujourd'hui la rue de Paris. Il me répliqua avec cette même voix étrange : « *Parbleu ! vous n'allez pas me l'apprendre ! J'y ai couché sur la paille, comme les autres !* »

« Je lui fis remarquer en souriant, non sans crainte, qu'on n'avait pas couché sur la paille, dans l'allée des Pailleux, depuis plus de deux cents

ans.

– Et que vous répondit-il ? fis-je au gardien.

– Il allait me répondre quand sa femme intervint : « Qu'est-ce que tu racontes, Théophraste ? dit-elle. Tu veux apprendre son métier à monsieur et tu n'es jamais venu à la Conciergerie. » Alors il dit, mais avec sa voix naturelle, la voix que je lui connaissais au commencement : « C'est vrai, je ne suis jamais venu à la Conciergerie. »

– Et que fîtes-vous alors ?

– Je ne m'expliquais point cet incident et je le croyais terminé quand il se passa quelque chose de plus étrange encore.

– Ah ! Ah !

– Nous avons visité le cachot de la reine et celui de Robespierre, et la chapelle des Girondins, et cette petite porte qui n'a point changé depuis que les malheureux prisonniers de septembre la franchirent pour se faire massacrer dans la cour ; nous étions revenus dans la rue de Paris. Il y avait là, sur la gauche, un petit escalier que nous ne descendons jamais, car il conduit aux caves et il n'y a rien à voir dans les caves, que la nuit qui y règne éternellement. La porte qui est au bas de ce petit escalier est fermée par une grille, qui a peut-être mille ans et même davantage. Le monsieur que l'on appelle Adolphe se dirigeait, avec la dame, vers la porte de sortie de la salle des Gardes quand, sans rien dire, l'homme à l'ombrelle verte descendit le petit escalier. Quand

il fut à la grille, il cria, avec la voix étrange dont je vousai parlé tout à l'heure :

« Eh bien ! Où allez-vous ? *C'est par ici !* » Le monsieur, la dame et moi, nous nous arrê tâmes comme pétrifiés. Il faut vous dire, monsieur, que sa voix était tout à fait terrible et que rien dans l'aspect de l'homme à l'ombrelle verte ne préparait à entendre une voix pareille. Je courus comme malgré moi au haut du petit escalier. L'homme me lança un regard foudroyant. Vrai, j'étais comme foudroyé, pétrifié et foudroyé, oui, monsieur, et quand il m'ordonna : « Ouvrez cette grille ! » je ne sais comment j'ai trouvé encore la force de descendre précipitamment les degrés et de lui ouvrir la porte, ainsi qu'il me le demandait d'une façon si exceptionnellement énergique. Alors...

– Alors ?

– Alors, quand la grille fut ouverte, il s'enfonça dans la nuit des caves. Où allait-il ? Comment trouvait-il son chemin ! Ces bas-fonds de la Conciergerie sont plongés dans d'effrayantes ténèbres que rien ne vient troubler depuis des siècles et des siècles.

– Vous n'avez pas tenté de l'arrêter ?

– Il était déjà trop loin et ce n'était pas en mon pouvoir. *L'Homme à l'ombrelle verte me commandait.* Je restai ainsi un quart d'heure environ, à l'entrée de cette nuit opaque. Soudain, j'entendis sa voix, pas la première mais la seconde voix. J'en fus tellement saisi que je

m'accrochai aux barreaux de la porte. Il criait : « *C'est toi, Simon l'Auvergnat ?* »

Je ne répondis rien. Il passa près de moi et il me sembla qu'il mettait un chiffon de papier dans la poche de sa jaquette : il franchit d'un bond l'escalier et rejoignit l'autre monsieur et la dame. Il ne leur donna aucune explication. Moi, je courus leur ouvrir la porte de la prison. J'avais hâte de les voir dehors. Quand le guichet fut ouvert et que l'homme à l'ombrelle verte se trouva sur le seuil, devant le quai, il prononça, sans raison apparente, cette phrase : « *Il faut éviter la roue !* ». Je dis, monsieur, sans raison apparente, car il ne passait pas de voiture.

## II

Où l'on pourrait croire que M. Théophraste Longuet est fou ; où l'on ne saurait l'affirmer.

Que s'était-il passé ? Je reproduis textuellement ce que M. Théophraste Longuet a bien voulu me confier de cette exceptionnelle aventure dans ses mémoires, au jour le jour.

« Je suis un homme sain de corps et d'esprit, confesse Théophraste. Je suis un bon citoyen, c'est-à-dire que je ne me suis jamais élevé contre la règle. Il faut des lois. Je les ai toujours observées. Du moins, je le crois.

« J'ai toujours eu la haine de l'imagination ; par là, j'entends que, dans toutes les circonstances de la vie, soit qu'il s'agît de placer mon amitié, soit que j'eusse à déterminer une ligne de conduite, j'ai pris soin de me rapprocher du bon sens. Le plus simple semblait le meilleur.

« J'ai beaucoup souffert, par exemple, lorsque je découvris que mon ami Adolphe Lecamus, un ancien camarade de collègue, se livrait à l'étude du spiritisme.

« Qui dit spiritisme dit folie. Vouloir interroger les esprits par le truchement des tables tournantes est une chose éminemment grotesque. Du reste, j'ai assisté à quelques séances que cet excellent Adolphe nous donna à Marceline et à moi. J'y pris une certaine part,

désireux de lui prouver l'absurdité de ses théories. Des heures, nous restâmes, Adolphe, ma femme et moi, les mains sur un petit guéridon qui jamais ne se décida à tourner. Je me moquai fort de lui. Ma femme m'en voulut un peu, parce que les femmes sont toujours prêtes à ajouter foi à l'impossible et à croire au mystérieux.

« Adolphe lui apportait des livres, qu'elle lisait avec avidité, et s'amusait quelquefois à vouloir l'endormir, à lui faire des passes avec les mains et à lui souffler dans les yeux. C'était bête comme tout. Jamais je n'aurais supporté cela d'un autre, mais j'ai toujours eu du penchant pour Adolphe. Il a une figure énergique et il a beaucoup voyagé.

« Marceline et Adolphe disaient de moi que j'étais un sceptique. Je leur répondais que je n'étais point un sceptique, attendu qu'un sceptique est celui qui ne croit à rien ou qui doute de tout ; or, moi, je crois à tout ce qu'il faut croire ; je crois, par exemple, au progrès. Je ne suis pas un sceptique, je suis un sage.

« Pendant ses voyages, Adolphe a beaucoup lu ; moi, pendant ce temps-là, je fabriquais des timbres en caoutchouc. J'étais, je suis encore ce que l'on a coutume d'appeler un esprit terre à terre. Je ne m'en vante pas ; je constate, simplement.

« J'ai cru utile de donner ce léger aperçu de mon caractère pour qu'il fût bien entendu que ce qui m'est arrivé avant-hier *n'est point de ma faute*. Je visitais une prison, comme je serais allé acheter une cravate au Louvre. Je voulais m'instruire, voilà tout. J'ai maintenant des loisirs,

puisque nous avons vendu notre fonds. Je me suis dit : « Faisons comme les Anglais, visitons Paris. » Et le hasard voulut que nous débutâmes par la Conciergerie.

« Je le regrette bien.

« Est-ce que je le regrette vraiment ? Je ne sais. Je ne sais plus rien. Je ne me rends plus compte de rien. En ce moment, je suis très calme. Et je vais vous raconter *ce dont je me souviens*, comme si la chose était arrivée à un autre. Tout de même, quelle histoire !

« Tant que nous fûmes dans les tours, il ne se passa rien qui vaille la peine d'être rapporté ici. Je me rappelle que, me trouvant dans la tour Bon Bec, je me disais : « Et quoi ! c'est ici, dans cette petite salle qui a l'air d'une épicerie, qu'il y eut tant de douleurs et que furent martyrisées tant d'illustres victimes ! » J'essayai honnêtement de me représenter l'horreur de ces lieux quand le bourreau et ses aides s'approchaient des prisonniers avec leurs monstrueux engins, dans le dessein de leur faire avouer des crimes intéressant l'État. Mais, à cause justement des petites étiquettes des tiroirs sur lesquelles on lisait ; « séné, houblon » je n'y parvenais pas.

« La tour Bon Bec ! On l'appelait aussi la Bavarde, à cause des cris horribles qui s'en échappaient et qui allaient troubler sur le quai le passant inoffensif qui hâtait le pas, tout frissonnant encore d'avoir entendu la justice du roi.

« Maintenant, elle était bien paisible et toute silencieuse, la tour Bon Bec. Je ne m'en plaindrai point : c'est le progrès.

« Mais quand nous pénétrâmes dans cette partie de la Conciergerie qui n'a guère changé depuis des siècles, quand nous glissâmes entre ces pierres nues que n'ont recouvertes aucun enduit nouveau, aucun plâtre profane, une fièvre inexplicable s'empara de mes sens, et quand nous fûmes dans le noir du bout de l'allée des Pailleux, je criai : « *Parbleu ! c'est l'allée des Pailleux !* »

« Aussitôt, je me retournai, pour savoir qui avait crié cela. Mais ils me regardaient tous et je vis bien que c'était moi qui avais crié cela. J'en avais la gorge encore toute frémissante.

« Cet imbécile de gardien prétendait que nous avions dépassé l'allée des Pailleux. Je lui dis son fait et il ne répliqua pas. J'en étais sûr, vous entendez bien, j'en étais sûr que c'était l'allée des Pailleux. Pourquoi en étais-je sûr ? Je lui répondis que j'y avais couché sur la paille ; mais c'est absurde. Comment voulez-vous que j'aie couché sur la paille dans l'allée des Pailleux, puisque c'est la première fois que je vais à la Conciergerie ? Alors, en étais-je sûr ? Voilà ce qui m'épouvante. J'avais un mal de tête atroce.

« Mon front brûlait, cependant que je le sentais balayé par un grand courant d'air froid. Enfin, j'essaie de m'expliquer : j'avais froid au dehors, j'étais une fournaise au dedans.

« Qu'est-ce que nous avons fait ? Je me suis, un moment, promené bien tranquillement dans la chapelle des Girondins, et, ma foi, pendant que le gardien nous expliquait l'histoire, je jouais avec mon ombrelle verte. Je n'avais conservé aucun ennui de m'être montré si bizarre tout à l'heure. J'étais naturel. Mais, du reste, je n'ai jamais cessé d'être naturel.

« Ce qui m'est arrivé par la suite et que je vais vous conter était naturel, puisque cela n'était le résultat d'aucun effort. Ce qui n'aurait pas été naturel, c'est que ça ne m'arrivât pas.

« Je me souviens que je me suis trouvé, au bas d'un escalier, debout devant une grille. J'étais doué d'une force surhumaine ; je secouai la grille et je criai : « Par ici ! » Les autres, *qui ne savaient pas*, tardaient à venir et se trompaient de chemin. Je ne sais pas ce que j'aurais fait de la grille, si le gardien ne me l'avait ouverte ; je ne sais pas non plus ce que j'aurais fait du gardien. J'étais fou. Non, je n'ai pas le droit de dire cela. Je n'étais pas fou ; et c'est un grand malheur. C'est pire que si j'eusse été fou.

« Certes, j'étais dans une grande surexcitation nerveuse, mais je jouissais d'une entière lucidité. Je crois que je n'ai jamais vu aussi clair, et cependant j'étais dans les ténèbres ; je crois que je ne me suis jamais mieux souvenu, et cependant j'étais dans des lieux que je ne connaissais pas. Mon Dieu ! je ne les connaissais pas et *je les reconnaissais* ! Je n'hésitais pas sur mon chemin ; mes mains tâtonnantes retrouvaient des pierres qu'elles allaient chercher dans la nuit et mes pieds foulaient un sol qui ne pouvait m'être étranger.

« Qui pourra jamais dire l'antiquité de ce sol ; qui pourra vous apprendre l'âge de ces pierres ? *Moi-même je ne le sais pas.* On parle de l'origine du Palais ? Qu'est-ce que l'origine du vieux palais des Francs ? On pourrait peut-être dire quand ces pierres finiront, mais nul ne dira jamais quand elles ont commencé. Et elles sont oubliées, ces pierres, dans la nuit millénaire des caves. L'étrange est que je m'en sois ressouvenu.

« Je glissais le long des parois humides, comme si ce chemin m'était coutumier ; j'attendais certaines aspérités de la muraille et elles venaient au bout de mes ongles ; je comptais les joints des pierres et je savais qu'au bout de ce compte je n'aurais qu'à me retourner pour apercevoir au lointain d'une galerie *un rayon que le soleil y a oublié depuis le commencement de l'Histoire de France.* Je me retournai et je vis le rayon, *et je sentis à grands coups, battre mon cœur du fond des siècles.* »

Ici, dans le manuscrit, le récit est momentanément interrompu. M. Longuet explique qu'il se passe en lui, quand il revit cette heure inouïe de la Conciergerie, des choses qui l'agitent, qui le font souffrir. Difficilement, il reste maître de sa pensée. Il a une peine très grande à la suivre. Elle court devant lui comme un cheval emballé dont il aurait lâché les rênes. Elle le dépasse, bondit, s'enfuit en laissant sur le papier des traces de son passage qui sont des mots tellement profonds, dit-il, que « lorsqu'il regarde *dedans* il a le vertige ».

Et il ajoute, non sans épouvante :

« Il faut s'arrêter au bord de ces mots, comme on s'arrête au bord d'un précipice. »

Et il reprend la plume d'une main fiévreuse, continuant à s'enfoncer dans les galeries souterraines.

« Et la Bavarde, la voilà ! Voilà les murs qui ont *entendu*. Ce n'est point là-haut, dans le grand soleil, que la Bavarde parlait, c'est ici, dans cette nuit de la terre ! Voilà des anneaux aux murs. Est-ce l'anneau de Ravillac ? *Je ne me rappelle plus.*

« Mais vers le rayon, vers l'unique rayon éternel et immobile comme ces immobiles murailles, vers le rayon blême et carré qui, depuis le commencement des âges, a pris et gardé la forme du soupirail, je m'avance, je m'avance, avec une hâte certaine, pendant que la fièvre me consume, flambe et enivre mon cerveau. Mes pieds soudain s'arrêtent, mais si brutalement que l'on pourrait les croire tirés par des mains invisibles qui eussent surgi du sol, et mes doigts courent, glissent le long de la muraille, pétrissent *cet endroit* de la muraille. Qu'est-ce que veulent mes doigts ? *Quelle est la pensée de mes doigts ?* J'avais un canif, voyez-vous, dans ma poche. Et, tout à coup, j'ai laissé choir de dessous mon bras mon ombrelle verte pour prendre dans ma poche mon petit couteau. Et, entre deux pierres, sûrement, j'ai gratté. J'ai fait tomber avec mon couteau, entre deux pierres, de la poussière et de la poudre de ciment. Puis mon couteau a piqué quelque chose entre les deux pierres et a ramené quelque chose.

« Voici pourquoi je suis sûr de n'être point fou. Cette chose est sous mes yeux. Dans mes heures les plus paisibles, moi, Théophraste Longuet, je la puis contempler, sur mon bureau, entre mes derniers modèles de timbres en caoutchouc. Ce n'est pas moi qui suis fou, c'est cette chose qui est folle. C'est un morceau de papier déchiré, maculé... un document dont on pourrait dire l'âge et qui a tout ce qu'il faut pour plonger dans une consternation prodigieuse un honnête marchand de timbres en caoutchouc. Le papier est, vous pensez bien, terriblement moisi. L'humidité a mangé la moitié des mots, qui semblent, à cause de leur teinte rousse, avoir été écrits avec du sang.

« Mais dans ces mots que voici, dans ce document qui avait certainement quelques siècles d'existence, et que je faisais passer dans le rayon carré du soupirail, et que je considérais, le poil hérissé d'horreur, JE RECONNAISSAIS MON ÉCRITURE. »

Voici, traduit au clair, ce précieux et combien mystérieux document :

*Mo rt en fui*

*mes trésors après trahison*

*du 1<sup>er</sup> avril*

*Va prendre l'air*

*aux Chopinettes*

*regarde le Four*

*Regarde le Coq*

*Fouille espace et tu*

*seras riche*